

LA FEMME DU DON

La femme que j'ai rencontrée porte en elle un don, elle est la femme du don. Ce don – dit-elle – elle l'a offert parce qu'elle l'a reçu, elle l'a donné alors même qu'elle le prenait, elle le rend et le retrouve entre ses mains dans la simultanéité immédiate qui distingue les choses antécédentes ou définitives, aurores en attente ou nuits éternelles, "pas encore" ou "jamais plus" où n'habite qu'un indistinct, un indéterminé, si incertain qu'il en devient certitude pleine, totale indocilité. Son don – dit-elle – est l'âme mystérieuse, nue, rassérénée, qui habite les corps, mais il est aussi corps qui s'offre comme figure de l'âme, et qui dans ce mouvement même, en ce qu'il est figure, disparaît derrière l'âme, est, enfin, âme.

Elle dit que son don est vie et mort aussi, car sans la vie, il n'y a pas mort mais inertie, et sans la mort il n'y a pas vie, mais seulement mouvement sans intention, transformation pour ne rien devenir. Son don – dit-elle – est la foi en un Ailleurs qui est ici continuellement et toujours, la disponibilité d'un Absent qui appelle le monde depuis les origines du monde. Son don est force, tension, corde tirée par les deux bouts, horizon lancé, toujours plus au-delà et plus en deçà. Un corps ligoté par de grosses cordes mais qui se hisse sur ses bras à San Pedro Cutud pour la Semaine Sainte, écrasé en même temps qu'attiré, maltraité et intensément tendu, un arbre sec dans le désert soudanais, synonyme de soi et de son contraire, sans feuilles, rien que les éclairs ou les restes enfumés d'un incendie. Une main aux lignes nettes et un visage flou, le besoin exprimé avec une intensité extrême par les yeux d'une musulmane, de Somalie peut-être, et sa certitude dans l'exaucement, dans l'assouvissement impossible mais éternellement nécessaire. Son don – dit-elle – c'est le combat de deux corps qui reforment le premier couple divisé qui sait pourquoi, l'enchevêtrement un jour démêlé, de façon inattendue, puis recomposé par la lutte Kusti, et c'est le vousseau renversé, simultanément en équilibre et en suspens, précaire, de deux lutteurs Sumo. C'est les deux habitants du Mato Grosso qui façonnent ensemble une double voilure, ou un arc tendu par un bâton trop mince qui semble pourtant supporter les palmiers dans le fond. Tous les membres, qui ne se heurtent pas mais qui enfin se rencontrent comme cela a été et comme cela certainement sera, sont le don.

Le don – dit-elle – est le cercle qui se ferme dans le rythme perpétuel avant tout avant et après tout après et pourtant toujours maintenant, c'est le mouvement rotatoire des derviches, l'essor que prirent les étoiles en leur temps. Et don sont les lignes courbes, filaments en qui sait quels cieux, ou porosité d'une échelle d'argile, comme dentée, sur le Machupicchu, ou les reflets d'un rocher d'or, ou une crinière de pierre allongée sur la mer de l'île de Pâques, rondeurs très douces et fermement ondoyantes qui n'ont pas divisé les espaces mais les ont laissés s'ajuster et se reconstituer. Le don est la double verticalité, les pieds tendus vers le ciel et les mains fermes pour empoigner la terre tandis qu'en position habituelle droite quelqu'un t'aide à rester immobile en suspension renversée, durant Kunbh Mela ou autour de Bénarès. Et puis – dit-elle – le don est la puissance primordiale nullement chaotique mais très composée, forme pleine, première et ultime résolution d'énergie, l'incroyable immobilité d'un drap de toile qui se déroule dans le vent, la solide stabilité de l'eau glacée qui coule sur les corps des Yamabushi ou de l'eau tiède d'une cataracte sur l'Isla Hispaniola, immobilité du mouvement égale et identique à celle d'un corps étendu mains et pieds liés dans une petite gorge quelque part sur les Andes, ou d'un homme sur l'Île de Pentecôte, dans sa chute freinée.

La femme du don dit que la simultanéité des opposés est exactitude et qu'elle se condense exactement dans l'idée de grâce, c'est-à-dire gratuité, concession libre et libre acceptation, assouvissement global et sans motif, sans rétribution mais plein de compensation, sans mérite, sans droit, donation vraie, le don que Dante éclaire dans le *Convivio* quand il écrit que d'après « les sages [...] la face du don doit ressembler à celle de celui qui le reçoit, c'est-à-dire qu'elle lui convienne, et qu'elle soit utile ».

J'accompagne la femme du don dans son voyage, avec discrétion pour ne pas troubler sa perception et sa pensée, je l'écoute quand elle dit que le don est qualité, vertu, un bien accordé et reçu par la nature ou par la fortune ou par l'Un, je reste silencieux et je l'écoute. Torquato Tasso pensait que « parmi les dons les plus précieux et chers que Dieu ait faits à la nature humaine il y eut celui du parler » et je voudrais ajouter celui de l'écouter, réciproque par nécessité, je me tais et j'écoute la femme du don quand elle dit que le don est communion, bras et mains puissamment tendus, groupés, convergents vers le centre, de Juifs israéliens, affaiblis peut-être mais infatigables, mains d'un prêtre catholique, réunies les doigts croisés mais où le pouce, l'index et le médium s'ouvrent et forment le nombre trois, une trinité, le don ce sont des mains fortes qui portent des croix, des mains sereines qui effleurent des croix, des mains et des pieds qui reposent sur des croix, des mains qui servent à marcher.

Le don — dit-elle — est un riche oxymore, beaucoup de lignes droites et beaucoup de lignes circulaires qui ne se croisent jamais, parce que se croiser signifie se couper, se blesser, se lacérer, la souffrance du détachement, elles s'effleurent plutôt et forment l'harmonie absolue et silencieuse d'un jardin zen. Elle dit que don est le corps noir peint de blanc, le corps noir vêtu de blanc, le bijou blanc sur un bras noir ou les mains jointes abaissées en prière dans les rites Candomblé, ou le sang coagulé, mais qui coule, on ne sait combien de temps encore, on ne voit pas où va s'achever ce flux ténu mais si lourd, et elle dit que le don premier est une nature pure et immaculée, avant toute créature, rien que des cimes, des sommets de montagnes et un ciel haut recouvert de nuages, ruisselant de nuages, et tu te demandes pourquoi parfois la terre est plus haute que le ciel, pourquoi la terre est plus lumineuse que le ciel, tu te demandes pourquoi ces convexités implacables continuent sans contradiction et sans priorité à porter le poids d'une histoire passée. Tu te demandes : pourquoi persévèrent-elles, en toute gratuité et ajustement, à émettre des corps que la terre submerge, des corps se posant du ciel ou attentifs à demeurer suspendus entre les deux, participant des deux ?

Où qu'elle aille, la femme du don, le décor est le plus souvent le plein air, il n'y a presque pas de maisons ni de cabanes, rares sont les lieux déchus et abandonnés, parfois emmêlés aux racines, des racines comme des pierres fondatrices et comme des colonnes, et des pierres comme des racines vives, sinueuses et rampantes d'arbres morts. Quel que soit le lieu où parviendra la femme du don, et où elle s'arrêtera, tous passeront devant elle, s'écouleront le long de la rue marquée, ouverte par des étendards ou des pavillons aériens, puis feront halte, se rassembleront et repartiront ensuite se pressant, et chaque lieu, dans son voyage, fera à elle et à moi, silencieux, le don d'une image, chaque image accompagnée d'un symbole, signes phonétiques pour que le don soit simultanément regardé et entendu, et compris dans les différentes langues multiples qui le disent. La nature des lieux et de ceux qui les traversent deviendra nature des mots.

Cesare Pavese a écrit que « sortir dans la rue, et trouver de l'herbe, des cailloux, émeut tout autant qu'une grande grâce, autant qu'un don de Dieu, autant qu'un rêve », mais il n'y a pas là l'herbe d'un jour quelconque, il n'y a pas les cailloux d'un demain ou d'hier, et le rêve n'est pas là ; à sa place l'éternité de la veille perpétuelle d'un toujours aujourd'hui. J'accompagne la femme du don, je regarde les cavités et les crevasses sombres, je n'éprouve aucune crainte, mais le fait de seconder. Je me tais parce que le don engendre de l'énergie muette, et ce qui reste est la stupeur, et l'attente.

Daniele Del Giudice

(traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro)